

Au début tu ne cesses de passer le seuil de ta chambre, pris entre le désir de faire quelques pas dans le couloir à la recherche d'un paysage, de quelqu'un à qui t'ouvrir, et celui de te retrouver seul à t'interroger, mais vainement, sur cette indistinction et confusion entière des espaces et des limites qui te sont assignés, butant sur cette évidence dont tu ne saisis pas le sens : ta porte ouvre et ferme à l'envers et semble même ne fermer sur rien. De te voir ainsi sans cesse passer le seuil de ta chambre, on en conclue que tu es agité, angoissé. Et quand un médecin te fait venir dans son cabinet, te le dit et te prescrit des médicaments, tu es un peu surpris.

La porte de ta chambre n'ouvre et ne ferme sur rien. Rien que sur des murs verdâtres et sales. Elle n'est que la lucarne de verre au centre de la porte qui ne sert à rien d'autre qu'à te faire comprendre qu'on te surveille alors même qu'on est absent, ou dans une autre partie du pavillon. Au milieu de la nuit quelqu'un dont tu ne vois pas le visage vient à travers la vitre éclairer le tien.

Tu les attends. Tu les vois s'engouffrer par la porte ouverte brusquement. Une des blouses blanches tient un thermomètre à la main, et ils entourent ton lit. Tu es allongé, inquiet, mais tout à fait sûr en ces instants et dans ces circonstances pour ainsi dire inaugurales d'avoir quelque chose à leur opposer : la coquille bricolée avec un conditionnement plastique qui défend ton sexe et jusqu'à la raie de ton cul, qui cache les anneaux et l'épingle. Tu n'as pas voulu t'en défaire quand dès ton entrée, la veille, ils t'ont demandé de te déshabiller et d'enfiler un

pyjama bleu et qu'ils ont pris tes vêtements.

Dans cette chambre maintenant surpeuplée tu doutes être entouré de quatre murs, et tu es pris d'une furieuse envie de plaisanter, de leur faire admirer par le menu un reflet qui court sur les murs verdâtres, la curieuse rigoureuse alternance des vides et des pleins que découpent de petites tiges d'acier au pied de ton lit, les parfaites boules blanches comme neige qui les surmontent. Mais avec ce truc entre les dents comme un sucre d'orge, et le regard inquisiteur et convergent sur toi de tous ces gens tu es évidemment réduit au silence, et tu fuis en imagination dans les plis de tes draps et de tes couvertures, tu marches le long de crêtes amollies, tu escalades des sommets couverts d'une rare végétation d'où tu aperçois les drapés austères des blouses blanches. Et tu vois au dessus des cols blancs des visages qui soudain se détournent. Et tout le monde s'en va te laissant

juger que l'opération pour laquelle ils sont venus ne s'est pas mal passée, même si en partant l'une des blouses blanches te reproche énergiquement d'avoir mis dans la bouche un thermomètre car « il y a des gens sales ici ».

Tu as du mal à analyser ça, la succession des faits objectifs, les leçons à en tirer, les dispositions immédiates à prendre. Tu commences à craindre que tout ça ne dure trop longtemps pour ne pas mettre sérieusement en danger tes capacités de rêverie. Tu sais que tu vas devoir résister. Tu ne sais pas contre quoi.

Pendant le mois qui suit tu feins d'ignorer le monde opaque de ceux qui se substituent à toi pour les choses les plus ordinaires : ils te réveillent, te mettent les médicaments dans la main, les gouttes quasiment dans la bouche, te servent à table, t'ouvrent et te ferment la porte de ta chambre pour déformer tes siestes et tes nuits, te font sortir dans le parc pour la promenade, et te font ensuite rentrer dans le pavillon, te donnent